

Bob Leman

Les Créatures du lac

Nouvelle extraite du recueil « Bienvenue à Sturkeyville »

Traduction : Nathalie Serval
Correction : Pascale Doré

Editions Scylla



Des créatures pâles et sans os, avec des bouches informes pleines de dents, vivent au fond du lac. Mon oncle Caleb disait qu'autrefois, il y a longtemps, elles appartenaient à une famille – les Feester – et habitaient la grande maison sur la rive. Un jour, il leur est arrivé une chose très étrange. Depuis, elles ne peuvent subsister que dans l'obscurité, enfouies dans la boue glacée.

Parfois, la nuit, elles s'approchent de la berge, remontent à la surface et pleurent comme des enfants égarés ayant perdu tout espoir. Ces plaintes d'une infinie tristesse, ces sanglots pitoyables éveillent dans le cœur des femmes sans méfiance un désir profond de les sauver et les consoler. Celles qui y succombent disparaissent pour toujours. Du moins, c'est ce que racontait oncle Caleb.

Même à onze ans, je ne le croyais qu'à moitié. Les histoires, c'était une de ses spécialités. À l'époque, je passais mes étés à Sturkeyville, chez mes grands-parents, et je traînais avec oncle Caleb aussi longtemps qu'il acceptait ma présence. J'avais des tas de raisons de rechercher sa compagnie, la principale étant la peur de rater un de ses récits. La chance a voulu que je ne manque pas celui à propos des Feester.

Oncle Caleb la tenait de son père, mon grand-père Scoggins, dont le père connaissait personnellement le capitaine Feester – il a même été son avocat. Voici toute l'histoire, telle qu'il me l'a contée : Elihu Feester naviguait au milieu du XIX^e siècle. Durant un de ses voyages, le navire qu'il commandait dévia de sa route et accosta une île du Pacifique sud ne figurant sur aucune carte. Son équipage et lui furent forcés d'y séjourner le temps de réparer les avaries que la tempête avait infligées à leur bâtiment. Pour un motif inconnu, une querelle éclata avec les indigènes, obligeant les Américains à fuir en laissant derrière eux un certain nombre de morts des deux camps.

Pour leur malheur, ils emportèrent le microbe, le parasite ou peut-être la malédiction qui allait causer leur perte. Avant la fin de leur expédition le long de la côte chinoise, Feester fut contraint d'exécuter une partie de son équipage. (Ces faits ne furent révélés que longtemps après, par le capitaine d'un autre navire de commerce.) Nul ne sait ce qu'il advint pendant le voyage de retour, mais le 16 juin 1851, leur bateau brûla jusqu'à

la ligne de flottaison à quelques milles du port de Boston, et seul le capitaine Feester atteignit le rivage.

Cette affaire suscita un vif émoi et donna lieu à une enquête. Feester ne varia jamais dans ses déclarations : à peine avaient-ils quitté la mer de Chine, raconta-t-il, que ses hommes étaient tombés malades et avaient succombé l'un après l'autre. Il avait terminé la traversée avec son second et un matelot, lesquels étaient morts à leur tour. Il ignorait complètement à quoi il devait sa survie. Il avait détruit son navire parce qu'il était le seul à pouvoir le faire et qu'il aurait constitué une menace funeste pour la totalité du Massachusetts s'il l'avait laissé accoster. Les corps du second et du matelot étaient toujours à bord quand il l'avait incendié. Il n'avait rien à ajouter.

Son récit, très détaillé, mentionnait des épisodes de délire et de fièvre intense, des douleurs épouvantables accompagnées de vomissements noirs, de lésions et de pustules. Il produisit le journal de bord à l'appui de ses dires. La commission d'enquête ne le crut qu'à moitié. Mais parce qu'il possédait la moitié de son navire, une minorité bruyante présenta sa destruction comme un sacrifice digne d'éloges, et il fut disculpé. Il était évident qu'on ne lui confierait plus jamais le commandement d'un bateau, mais cette interruption brutale de sa carrière ne semblait pas le préoccuper. Au contraire, des témoins l'entendirent proclamer son intention, une fois libre, de trouver une retraite où il n'aurait plus à subir la vue de l'océan. En effet, il quitta Boston dès que la commission eut rendu son verdict. Il s'écoula ensuite plus d'un an avant que le capitaine d'un autre navire marchand ne révèle les exécutions sommaires auxquelles il avait procédé en mer de Chine. On envisagea alors de convoquer une nouvelle commission, mais à ce moment-là, personne n'avait la moindre idée de l'endroit où se trouvait Feester.

En l'occurrence, il était loin à l'intérieur des terres, à Sturkeyville, une petite ville somnolente des Appalaches du Nord. Il y faisait bâtir une maison à quelques kilomètres du bourg, sur la berge du lac d'Howard. Le temps qu'elle soit achevée, il avait pris une femme pour y vivre à ses côtés : la fille unique d'Ezra Stallworth, le banquier qui lui avait vendu le terrain.

La lignée des Stallworth, avait confié grand-père Scoggins à oncle Caleb, se caractérisait par un entêtement échappant à toute rationalité. L'issue fatale de cette histoire doit autant à l'obstination d'Agatha Stallworth Feester qu'au microbe, au parasite ou à la malédiction qui affectait son époux. Longtemps, elle s'aveugla sur la nature de ses enfants, et quand la vérité finit par la rattraper, il était trop tard.

Ici, la voix d'oncle Caleb se chargeait de menaces et prenait des intonations sépulcrales : « Trop *taaard*... » Il adorait raconter cette histoire. Malgré mon jeune âge, je devinais qu'il aurait préféré le faire à minuit, dans une pièce dont les angles auraient

baigné dans l'ombre, devant un public plus nombreux. Mais il était un conteur né. À chaque représentation, il donnait la pleine mesure de son talent.

Je n'aurais su dire s'il y croyait lui-même. Il mettait la même sincérité dans chacune de ses histoires, qu'elles soient authentiques ou manifestement inventées. Ce dont je suis sûr, c'est que le jour où il me narra celle des Feester, il la connaissait à peine lui-même. Il allait s'écouler encore cinq années avant que grand-père Scoggins ne lui en révèle les détails et ne se décharge de ses obligations sur lui. Tout ce qu'oncle Caleb me dit ce jour-là relevait du simple folklore local, et même si j'étais trop jeune pour le percevoir, je suppose qu'il avait mis une bonne dose d'ironie dans son récit.

J'avais beaucoup d'affection pour mon oncle. Cet été-là – on était en 1934 –, il avait trente ans. Célibataire, il vivait encore chez ses parents, dans une vaste maison située à quelques centaines de mètres au nord de la place centrale. Grand-père et lui exerçaient comme avocats au-dessus de la quincaillerie Staub, juste en face du tribunal. L'immeuble appartenait aux Scoggins, de même qu'une grande partie de la ville.

Oncle Caleb avait toujours du temps à me consacrer, et je lui en étais reconnaissant. Bien des années plus tard, j'ai compris que sa disponibilité s'expliquait par le fait qu'il travaillait très peu, voire pas du tout. Bien sûr, il n'avait guère de raisons de le faire. Ma mère et lui étaient les seuls représentants de la nouvelle génération des Scoggins, et Caleb avait hérité de plusieurs tantes et grands-tantes célibataires de quoi subvenir à tous ses besoins. Officiellement, il était associé du cabinet. Sans doute lui arrivait-il de rédiger ou d'authentifier un acte de vente, mais pour le reste, il menait l'existence oisive d'un play-boy, si ce terme peut s'appliquer à Sturkeyville. Il chassait, pêchait, montait ses chevaux et passait beaucoup de temps à jouer au golf. Il était membre de plusieurs clubs à New York, Philadelphie, et entretenait toujours des relations étroites avec d'anciens camarades de lycée et d'université. Durant ses nombreuses absences, ses parents se tenaient au courant de ses activités en lisant la rubrique mondaine des journaux citadins.

Si son père n'approuvait guère son mode de vie, je n'ai pas souvenir qu'ils se soient jamais querellés à ce sujet. Sans doute grand-père partageait-il plus ou moins l'opinion fréquemment exprimée par grand-mère : le moment venu, Caleb finirait par se ranger, comme tout le monde. En attendant, il méritait de prendre un peu de bon temps pour oublier « ce que lui avait fait Dorothy Hodge ».

Ce que lui avait fait Dorothy Hodge, c'était d'épouser Holmes Ungelbauer, le plus proche et le plus vieil ami de Caleb. Dorothy et lui n'ayant jamais été fiancés, il ne s'agissait pas vraiment d'une rupture. La seule certitude qui les avait jamais liés était celle, forgée dans leur enfance, que Dorothy deviendrait un jour la femme de l'un ou l'autre, Holmes ou Caleb. Dès le plus jeune âge, ils avaient formé un trio aussi inséparable qu'exclusif – trois mousquetaires qui rejetaient immanquablement tout aspirant

d'Artagnan. Adolescents, ils riaient aux mêmes blagues, employaient le même argot et traitaient avec la même dérision les efforts de leurs concitoyens pour copier leur langage, leur habillement et leur comportement. « De sales petits snobs, pourris gâtés », jugeait ma mère du haut de ses six années de plus. Pourtant, je parierais qu'elle n'était pas si différente d'eux au même âge.

Je ne crois pas qu'ils aient été « snobs », du moins pas à proprement parler. Mais comment auraient-ils pu faire fi de leur position sociale ? Les Scoggins, les Ungelbauer et les Hodge étaient les piliers de Sturkeyville. Les premiers possédaient les terres et la banque, les deuxièmes tiraient leur richesse du charbon et les derniers, de la fonderie. Ils siégeaient côte à côte dans les conseils d'administration de différentes entreprises, dans le chœur de l'église, et tendaient à se marier entre eux. Mais la génération de mes grands-parents n'avait donné naissance qu'à quatre enfants : Holmes, Dorothy, oncle Caleb et ma mère. Celle-ci avait stupéfié toute la ville en épousant un jeune homme de Chicago – quelle idée ! Il restait donc une fille et deux fils à marier au sein des Trois Familles, et nul n'avait jamais douté que Dorothy finirait par s'unir à l'un des deux garçons.

En définitive, elle avait choisi Holmes. Pourquoi ? Je l'ignore. La légende familiale prétend qu'elle aurait joué sa décision à pile ou face, car elle vouait la même affection aux deux jeunes hommes. C'est plausible. On dit aussi qu'avant d'annoncer son choix, elle n'avait jamais manifesté la moindre préférence pour l'un ou l'autre.

Oncle Caleb montra le fair-play qu'on attendait de lui (et qu'on aurait attendu de Holmes dans la position inverse). Comme cadeau de mariage, il offrit au jeune couple un service à café de chez Tiffany ainsi qu'une coupe en argent gravée d'une inscription facétieuse, en l'honneur de leur vieille camaraderie. Il remplit son rôle de garçon d'honneur avec aplomb et efficacité. Au retour de leur lune de miel en Europe, il organisa la pendaison de crémaillère de leur nouveau domicile de Wetzell Avenue. Il devint le modèle même du meilleur ami de la famille.

Mais cette blessure, plus profonde que nul ne l'imaginait, le transforma. Ce ne fut pas immédiat, mais à un moment, il devint évident qu'un ressort s'était cassé et qu'il avait décidé, au moins provisoirement, d'être spectateur plutôt qu'acteur de sa propre vie. Si son comportement ne changea pas sensiblement, son entourage décela chez lui un détachement ironique, avec parfois une pointe d'aigreur, envers des questions qui, en d'autres circonstances, auraient été au cœur de ses préoccupations. Il refusait de prendre quoi que ce soit au sérieux. S'il affirmait n'avoir pas varié, cette affirmation même n'était pas sérieuse. Au fil des ans, il cessa de faire semblant pour mener ouvertement une existence oisive.

Ainsi, il avait tout son temps pour moi. Cet été-là (il s'était écoulé cinq années depuis le mariage), grâce à lui, j'appris les rudiments du golf, le maniement des armes à feu et

devins un cavalier émérite pour mon âge. Caleb possédait trois excellents chevaux de chasse, dont une jument baie au tempérament placide qu'il avait mise à ma disposition. J'ai consacré d'innombrables après-midi à perfectionner mon assiette et à m'entraîner au saut d'obstacles sous sa conduite. Au moins une fois par semaine, nous emportions un déjeuner et passions la journée à explorer les routes de campagne du comté. C'est durant une de ces excursions que Caleb me parla pour la première fois des Feester.

Nous chevauchions le long de Dexter Lane, une étroite bande de sable blanc qui s'élevait en serpentant à travers un bois de robiniers et de chênes des marais jusqu'aux trois fermes désertées qu'elle desservait autrefois. Il faisait chaud, et nous allions à une allure paisible, accompagnés par le bruit rassurant des sabots dans la poussière et les chants des oiseaux dans les arbres, quand je repérai l'entrée d'une route qui paraissait encore plus abandonnée que Dexter Lane.

— Hé ! Oncle Caleb ! ai-je crié. Elle va où, cette route ?

— Celle-ci ? Eh bien, elle conduit au lac d'Howard.

— Un lac ? Dis, oncle Caleb, on pourrait pique-niquer là-bas ? S'il te plaît ?

Caleb a hésité quelques secondes, puis il a répondu :

— Ma foi, pourquoi pas ?

Nous avons guidé nos chevaux vers l'ancienne route, qui descendait en lacets abrupts. Je ne crois pas qu'une automobile aurait pu l'emprunter, même quand elle était en bon état. L'érosion y avait creusé un réseau de rigoles profondes. Certaines suivaient la direction de la route, d'autres la traversaient, et nous devions faire très attention où nos chevaux posaient le pied. Les arbres très rapprochés étendaient leurs branches basses juste au-dessus de nos têtes, de sorte que nous cheminions le long d'un tunnel végétal et sinueux. Au bout d'un moment, j'ai remarqué que les sons de la forêt s'étaient tus. On n'entendait plus que le bruit sourd des sabots et les craquements des harnais.

Soudain, nous avons émergé dans la lumière aveuglante de midi. La route débouchait dans la partie supérieure d'une clairière escarpée, d'où le regard rasait la cime des arbres jusqu'au lac et à la maison en contrebas.

Le lac était posé telle une plaque d'antracite poli, parfaitement noir, parfaitement immobile et parfaitement dénué de vie, hormis la profusion d'herbes grossières qui recouvraient telle une toison la centaine de mètres séparant le bord de l'eau de l'orée du bois. La maison se trouvait sur la berge opposée : un bâtiment de trois étages à la base trop étroite, fait de blocs de pierre noire qui auraient convenu à un manoir aux proportions ducales, mais qui donnaient ici l'impression pénible d'un matériau mal utilisé et d'un déséquilibre entre leur poids et les dimensions de la construction. Elle ne possédait pas de dépendances, et la végétation l'enserrait de tous côtés. Elle se dressait à

proximité de l'étendue sombre et morte du lac, tel un paradoxe muet, à la fois grotesque et menaçante.

— Brrr..., ai-je fait. Quel endroit sinistre ! Qui habitait là, oncle Caleb ?

Instinctivement, j'avais employé le passé : cette maison était inoccupée depuis longtemps, cela crevait les yeux. Toutefois, elle n'avait pas été vandalisée et semblait parfaitement préservée.

— Le capitaine Elihu Feester, a répondu oncle Caleb. Bon, on déjeune, maintenant ?

Nous avons regagné l'ombre des arbres les plus proches et attaché nos chevaux. Ensuite, pendant que nous mangions nos sandwiches et nos pommes, Caleb m'a dit tout ce qu'il savait, ou avait inventé, au sujet d'Elihu Feester et des créatures du lac.

Quand mon oncle me contait une histoire, je ne mettais jamais son authenticité en doute. Il ne m'est jamais venu à l'idée de lui demander comment il était au courant du voyage désastreux du capitaine Elihu Feester et des événements qui avaient précédé son arrivée à Sturkeyville, ou comment il pouvait décrire avec un tel luxe de détails les métamorphoses épouvantables subies par sa famille. Les faits avérés et les broderies contribuaient de la même manière à la magie de son récit. Tandis que je l'écoutais, captivé, il me semblait voir les malheureuses fillettes et leur mère folle, emmurées dans la pénombre d'une maison dont on avait condamné toutes les issues, ramper avec des bruits visqueux à travers les pièces immenses où régnait une moiteur étouffante, en luttant contre l'attraction des eaux noires du lac, juste derrière la porte... Elles étaient innocentes alors, et leur infortunée mère aussi. Même leur père n'était coupable de rien, hormis d'avoir volé des sauvages, ce qui comptait à peine pour un crime à l'époque.

Car le capitaine Feester avait dérobé un mystérieux trésor aux habitants de l'île lointaine où il avait trouvé refuge. Mais à son insu, celui-ci était porteur d'une malédiction, selon les superstitieux ou, de l'avis des esprits éclairés (parmi lesquels oncle Caleb), d'un microbe, d'une enzyme ou de quelque organisme dont la science, à n'en pas douter, finirait par élucider la nature.

Cette chose, quelle qu'elle soit, transformait les êtres humains en créatures inhumaines et terriblement dangereuses. Avant même que ses tribulations ne le conduisent à Sturkeyville, Feester avait été témoin de phénomènes qui auraient rendu fou n'importe qui. S'il l'était, il le cachait bien. Il avait fait une entrée pleine de panache en ville : monté sur un cheval fougueux, il précédait un chariot mené par un serviteur robuste, qui ne s'en éloignait jamais de plus d'un mètre, de jour comme de nuit, et transportait toujours un pistolet dans sa poche. Feester était descendu à l'hôtel et avait entrepris d'explorer les environs, empruntant chaque jour une route différente. Chaque soir, après dîner, il passait deux ou trois heures au bar, à boire le rye local et à converser avec les habitués. Ceux-ci le pressaient de questions, mais s'il se montrait cordial, il se livrait peu :

il s'appelait Feester, il cherchait un endroit paisible pour s'y installer et jouir de sa retraite – pourquoi pas Sturkeyville ?

À vrai dire, il recueillait plus de renseignements qu'il n'en divulguait. En à peine une semaine, il avait beaucoup appris sur les habitants de la ville et la géographie du comté. Il apparut bientôt qu'il avait également choisi l'emplacement de sa future maison. Un matin, il se présenta à la banque et resta plusieurs heures dans le bureau d'Ezra Stallworth. Avant la fin de la journée, il avait officiellement acquis le domaine Phillips, environ six cents hectares de terrain boisé et escarpé en bordure du lac d'Howard. En observant l'attitude respectueuse, voire obséquieuse, de Stallworth envers Feester, la population locale était parvenue à une conclusion évidente : le nouveau venu était immensément riche. La rumeur affirmait qu'il avait vidé devant le banquier un sac en cuir rempli d'or, et que le tas de pièces avait à peine diminué après qu'il y eut prélevé la somme substantielle destinée à l'achat du terrain. On prétendait encore qu'il avait confié le reste de son or à Stallworth, ce qui semble plausible. Ce qui est certain, c'est qu'à compter de ce jour, le banquier représenta les intérêts de Feester, et quand son client commença à courtiser sa fille, il l'encouragea vivement dans cette voie. Mais il se disait à Sturkeyville que le vieux Stallworth aurait donné Agatha à un crapaud s'il avait été assez fortuné.

Feester demeura à l'hôtel pendant la construction de sa maison. Le serviteur robuste quitta la ville, et le chariot vide resta derrière l'écurie. Son contenu avait été déchargé une nuit et probablement mis à l'abri sur le terrain Phillips. Le chantier progressait lentement et à grands frais. Les curieux prirent l'habitude de s'y rendre en carriole le dimanche, attirés par la réputation de laideur de la future maison. Enfin, celle-ci fut achevée et meublée, et un matin pluvieux d'avril, Agatha Stallworth et Elihu Feester furent unis par les liens sacrés du mariage à l'église Saint-David.

Leur couple ne correspondait en rien à l'idéal romantique : la mariée, qui allait sur la trentaine, avait les traits anguleux des Stallworth, et son époux, plus petit d'une demi-tête et râblé, arborait une barbe de loup de mer que la bonne société de Sturkeyville jugeait quelque peu vulgaire. Mais ils semblaient s'apprécier mutuellement, et ils ne perdirent pas de temps pour peupler l'étrange maison au bord du lac. Quatre petites filles virent le jour avant qu'ils n'aient fêté leur quatrième anniversaire de mariage. Feester dévoila un reste d'éducation classique qu'on ne lui soupçonnait pas en les prénommant respectivement Clio, Thalie, Uranie et Polymnie, ce qui causa un scandale mineur. À la naissance de Polymnie, Clio avait déjà entamé sa transformation.

Car l'ancienne malédiction, ou la maladie, était toujours active. Si maladie il y avait, Feester la transmettait à son entourage sans en présenter les symptômes. Et s'il s'agissait d'une malédiction, elle lui avait épargné l'horreur de la métamorphose pour qu'il assiste à

la destruction de son équipage, puis de sa famille. Alors qu'elle commençait à peine à les maîtriser pour courir et sauter, les jambes de la petite Clio la trahirent. Elles se plièrent selon des angles impossibles et refusèrent de la porter. Ses os se ramollirent, et pas seulement ceux des membres : tout son squelette fut bientôt formé de cartilage, aussi flexible que des fanons de baleine. Ses petites dents régulières tombèrent et repoussèrent deux fois plus nombreuses, tellement pointues et recourbées qu'elles déformèrent sa mâchoire. Sa peau devint d'une pâleur mortelle, puis d'une lividité malade, tel le ventre d'une grenouille. Ses jambes fusionnèrent, et ses bras se confondirent peu à peu avec ses flancs.

Et ce n'était que le début : la transformation, progressive et inexorable, mit plusieurs années à s'accomplir. À l'évidence, le processus était plus lent chez les enfants que chez les adultes. À bord du navire de Feester, il s'était écoulé à peine quelques semaines entre le moment où les hommes de l'équipage, frappés l'un après l'autre, s'étaient plaints d'une faiblesse dans les jambes et celui où ils s'étaient jetés par-dessus bord pour mener l'existence des féroces créatures marines qu'ils étaient devenus, ou s'étaient mis à dévorer leurs camarades et avaient dû être abattus.

Chez chacune des fillettes suivantes, le phénomène commença à un stade plus précoce que chez son aînée immédiate. La plus jeune, Polymnie, n'eut jamais de jambes capables de marcher. Peut-être ne fut-elle même jamais véritablement humaine. Quand Clio eut six ans, toutes avaient presque achevé leur mutation. Elles grandirent encore, mais elles atteignirent leur forme définitive avant le terme de leur croissance.

Elles étaient probablement déjà dangereuses. Mais Agatha refusait l'évidence. Il n'est même pas certain qu'elle ait jamais eu conscience des changements qui se produisaient sous ses yeux. Son comportement suggère un retrait de la réalité. Persuadée que les tubes blafards et visqueux qui se traînaient sur le sol de la maison obscure – leurs yeux immenses et dépourvus de paupières ne supportaient pas la lumière – étaient toujours ses petites filles, elle persistait à jouer avec elles et à les border dans leurs lits au moment du coucher.

Sans doute Feester tenta-t-il de la raisonner, mais tout ce qu'il pouvait dire se heurtait au mur de sa folie. Plus il insistait, plus elle voyait en lui un monstre, un Saturne déterminé à détruire sa propre descendance. Mais une part d'elle-même savait qu'elle n'avait aucune échappatoire. Au lieu de chercher à fuir, elle transforma la cave et plusieurs pièces du rez-de-chaussée en camp retranché à l'aide d'un ingénieux système de barricades et de portes fermées à clé. Elle vécut là dans une nuit et une terreur perpétuelles, prodiguant sa tendresse et ses soins aux quatre petits monstres qui avaient été ses filles, leur chantant des berceuses dans les ténèbres moites du sous-sol où elles avaient trouvé refuge.

On imagine sans peine le désespoir de Feester, rôdant la nuit à travers les pièces qu'il occupait encore, écartelé entre la certitude absolue que ces créatures devaient être anéanties et le chagrin que lui causait la perte de ses enfants. On peut supposer qu'il lui arrivait de pleurer, ou de céder à la fureur et maudire Dieu d'avoir permis à son navire de réchapper à la tempête. Mais à force de temporiser, il laissa passer sa chance, et quand il réagit enfin, il était trop tard.

— Trop *taard*, dit oncle Caleb.

Puis il se tut. Un truc de conteur. Il attendait que je le presse de questions : « Pourquoi était-il trop tard ? Que s'est-il passé ensuite ? » Ce que j'ai fait, bien sûr.

— Qu'est-il arrivé ?

— Ça, personne ne le sait au juste, répondit Caleb. Ce qui est sûr, c'est qu'on n'a jamais revu Agatha. Le plus probable est que ses filles l'ont dévorée avant de quitter la maison pour plonger dans les eaux sombres du lac et s'enterrer dans la vase, *où elles vivent encore aujourd'hui* !

Pas de doute, il savait ménager ses effets. Bien qu'ignorant des théories sur le cadre approprié pour raconter une histoire effrayante, à cet instant précis, j'avais la sensation d'être à l'endroit idéal pour ressentir toute la charge dramatique de celle-ci. En contemplant la maison noire et aveugle, je me suis surpris à imaginer les derniers instants d'Agatha à partir du résumé succinct qu'en avait fait oncle Caleb. Dans un ultime éclair de lucidité, juste avant que les ténèbres ne l'engloutissent, avait-elle compris que les monstres aux dents voraces qui l'encerclaient n'étaient en aucun cas ses enfants ? De même, je n'ai eu aucun mal à me représenter la fuite après le festin : une porte qui s'ouvrait sans bruit, quatre silhouettes blêmes et vaguement phosphorescentes rampant sur l'herbe avant de plonger sans une éclaboussure dans l'eau opaque. Et à l'intérieur de la maison, le silence.

Nous avons regagné Dexter Lane en guidant nos chevaux par la bride.

— Veux-tu que nous poursuivions jusqu'au bout de la route ? a proposé oncle Caleb comme nous remontions en selle.

— Il y a quoi, là-bas ?

— Trois fermes. Toutes les trois abandonnées depuis, oh ! au moins quarante ans. Les Kraft et les MacTavish sont maintenant installés dans la vallée, et j'ignore ce qu'est devenue la famille Love. Après leur départ, personne n'a voulu reprendre leurs exploitations. Elles avaient la réputation d'être maudites. À cause des créatures du lac, je suppose.

— Oncle Caleb ! Tu me fais marcher, pas vrai ?

Il a souri.

— Là-dessus, tu vas devoir te faire ta propre opinion, Nick. Mais laisse-moi te dire ceci : Elihu Feester a bien existé. Il a fait construire cette maison et a épousé Agatha Stallworth, qui lui a donné quatre filles. Les archives de la ville mentionnent la disparition d'Agatha. Feester a déclaré au shérif qu'elle s'était enfuie avec les enfants. Stallworth a confirmé ses dires, et chacun a fait mine de gober son histoire. Quant à la malédiction et aux monstres du lac... Un tas de gens y croient dur comme fer.

— Mais pas toi ?

Il n'avait pas cessé de sourire.

— Je m'efforce de garder un esprit ouvert, Nick. Tu sais ce qu'on dit : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre... »

D'un accord tacite, nous avons repris le chemin de la ville. Encouragés par la perspective d'une ration d'avoine, nos chevaux conservaient une allure rapide malgré la chaleur. Mais même cette vivacité inhabituelle chez ma vieille Salomé ne parvint pas à détourner mes pensées des créatures du lac.

— Ce genre de trucs, ai-je affirmé au bout d'un moment, ça n'existe que dans les livres. Ou les films. Pas à Sturkeyville.

— Mais tu aimerais y croire, n'est-ce pas ?

— Eh bien, la maison, le lac... Ils flanquent les jetons. Quand on les regarde, c'est facile de croire à ton histoire.

— Ils appartiennent à ton grand-père, tu sais. Les gens d'ici parlent toujours du « domaine Phillips ». Pour une raison qui m'échappe, personne ne dit jamais « chez Feester ».

— Ils sont à grand-père ?

— En effet. Et un jour, ils seront à moi.

— Mince alors ! Tu en feras quoi, oncle Caleb ?

— À part payer des impôts dessus, rien du tout. Ton arrière-grand-père avait passé un accord avec le capitaine Feester.

— Hé ! Tu ne m'as pas parlé de ça.

— Vraiment ? Eh bien, il n'est pas trop tard. Considère ça comme un post-scriptum.

Il a marqué une pause.

— Peu après la disparition de sa femme et de ses filles, Feester a quitté la région, et nul ne l'a jamais revu. Il a dit à ton arrière-grand-père qu'il était maudit, qu'il allait se retirer dans un endroit isolé, mais qu'avant son départ, il avait besoin de conseils d'ordre juridique. Il voulait s'assurer que la maison et le lac demeureraient dans le même état aussi longtemps que possible. La fiducie telle que nous la connaissons n'existait pas alors, et le système de la tenure avait été aboli. Sa demande paraissait donc impossible à satisfaire. Toutefois, les deux hommes finirent par conclure un accord verbal et se

séparèrent sur une poignée de main : Feester transférait sa propriété à ton arrière-grand-père en échange de la promesse qu'elle resterait éternellement dans notre famille. Chaque Scoggins devrait la transmettre à son fils aîné dès qu'il le jugerait capable d'assumer cette responsabilité, après l'avoir instruit de l'importance de la conserver dans son état initial.

« L'accord comportait le versement d'une somme d'argent – une somme considérable, semble-t-il. C'est de cette époque que date la fortune des Scoggins. Apparemment, l'or de Feester était arrivé à point nommé pour sauver la banque Stallworth d'une faillite due à l'entêtement pathologique du vieil Ezra. En échange de son renflouement, Elihu avait acquis une participation majoritaire dans l'établissement. Il a également transféré ses actions à ton arrière-grand-père. C'est ainsi que maître Scoggins a fait ses premiers pas dans le monde de la finance. Il s'est révélé doué pour ça. Étant d'un naturel cupide, il avait tendance à garder les propriétés qu'il faisait saisir. Au bout de deux ou trois paniques boursières, il possédait une bonne partie du comté. C'est toujours plus ou moins le cas.

« Dans quelques années, ton grand-père me transmettra le domaine Phillips. Je devrai alors veiller à sa conservation, et prendre des dispositions pour la génération suivante.

À ce moment-là, je chevauchais un peu devant lui. Comme le silence se prolongeait, je me suis retourné. Son visage exprimait une émotion que je n'avais jamais vue chez lui, mais dans laquelle j'ai reconnu une détresse proche du désespoir. Pour avoir surpris des conversations entre mes parents, j'étais à même de faire le lien entre la trahison de Dorothy Hodge et sa remarque à propos de « la génération suivante ».

— Ça veut dire que tu ne te marieras jamais, oncle Caleb ? ai-je laissé échapper.

L'espace d'un instant, son visage s'est assombri encore plus, puis il a souri.

— Je ne serais pas aussi catégorique, Nick. Seul l'avenir le dira. Mais si cela devait arriver, comme tu l'auras compris, ce sera toi le prochain. Un jour, dans vingt ou trente ans, il se peut que je te désigne comme successeur.

— Je ne veux pas ! ai-je répondu spontanément.

Nous étions en 1934. Je ne doute pas que cet été-là, oncle Caleb m'ait dit tout ce qu'il savait ou avait entendu raconter au sujet des Feester. C'est seulement cinq ans plus tard, le jour de son trente-cinquième anniversaire, que grand-père Scoggins lui confia le reste de l'histoire en même temps que l'acte de transfert du domaine Phillips.

Cet été-là, comme tous les ans, oncle Caleb et moi avons emprunté Dexter Lane et fait halte dans la clairière afin de pique-niquer. J'ai trouvé la maison et le lac inchangés. Malgré mes seize ans et la maturité que je croyais avoir acquise, ils m'ont causé le même trouble que la première fois.

— Je veux que tu me promettes quelque chose, Nick, m'a dit oncle Caleb comme je lui faisais part de mon sentiment. Jure-moi que tu ne t'approcheras jamais de cette

maison, et même que tu ne viendras jamais ici, dans cette clairière, à moins que je ne t'accompagne.

Je l'ai dévisagé, interloqué.

— Tu y crois ! me suis-je écrié. Tu crois vraiment qu'il y a des monstres dans le lac !

— Je n'ai pas dit ça. Tout ce que j'ai dit, c'est que je ne veux pas que tu ailles là-bas. Je ne plaisante pas.

À voir son expression, il ne faisait aucun doute qu'il prenait ce sujet très au sérieux.

— D'accord, oncle Caleb, ai-je dit. C'est promis.

Je me sentais intimidé, et pas qu'un peu. C'était la première fois qu'il employait ce ton avec moi. Toutefois, je n'étais pas vraiment étonné. Été après été, je le voyais devenir de plus en plus indifférent et morose, avec une touche de cynisme de plus en plus marquée. Ma mère et ma grand-mère se faisaient beaucoup de souci pour lui, tout en puisant une forme de satisfaction dans son état d'esprit. « Il a le cœur brisé », soupiraient-elles de concert. « Comme c'est désuet, et romantique ! » Moi, je ne pouvais me satisfaire de cette situation. Je voulais retrouver l'oncle que j'avais connu.

Là-dessus, Holmes Ungelbauer est mort, emporté par une pneumonie à quelques jours de Noël. À trente-six ans, il avait conservé sa silhouette maigre et nerveuse de joueur de polo. Comme personne ne se rappelait l'avoir jamais vu malade, la ville eut du mal à accepter sa disparition. Il ne laissait pas de descendance, juste sa veuve, Dorothy Ungelbauer, née Hodge.

Dans les lettres que ma grand-mère adressa à ma mère cet hiver-là, il était beaucoup question de Caleb, comme d'habitude. Leur contenu suggérait qu'en dépit du chagrin sincère qu'il avait éprouvé à la mort de son ami, son humeur avait connu depuis une amélioration discrète, mais notable. Dans l'année qui suivit, il se mit à courtiser ouvertement la veuve. Cet été-là – le dernier que je passai à Sturkeyville avant de partir à l'armée –, je le trouvai profondément changé. Sans doute ressemblait-il alors à l'homme qui avait vu Dorothy lui préférer Holmes, dix ans plus tôt – un homme dont j'étais trop jeune pour garder un souvenir précis. Il était enjoué et drôle, sans plus aucune amertume : un homme heureux, croyant fermement en ses chances de reconquérir un trésor qu'il pensait à jamais perdu.

Bien sûr, ça n'arriva pas. La malchance lui collait à la peau. Entre-temps, j'avais été incorporé, et les longues lettres bavardes que ma mère me faisait parvenir, d'abord à Fort Benning et au camp Shelby, puis dans une succession de trous paumés en Europe de l'Ouest, m'informaient en détail (plus en détail que je ne l'aurais souhaité, pour être honnête) de l'actualité de Sturkeyville. Le méchant de l'histoire s'appelait Willing – Otis R. Willing. Du moins ma mère et ma grand-mère le considéraient-elles ainsi. Si elles

avaient toujours connu Dorothy, Willing était un nouveau venu, aussi était-il naturel qu'elles rejettent la faute (si faute il y avait) sur lui plutôt que sur elle.

Willing – un grand type à l'air sérieux – occupait les fonctions de vice-président et de directeur général de la fonderie. Cet ingénieur formé à Purdue ou à l'université d'État du Michigan avait fait ses armes chez U.S. Steel avant d'atterrir à Sturkeyville, attiré par le défi que représentait le sauvetage de la Fonderie Hodge & Frères. Recruté à prix d'or pour son expertise, il avait fait une entrée fracassante dans la vieille entreprise à l'atmosphère rance, bien décidé à soutenir sa réputation de travailleur acharné. Il avait commencé par faire du ménage dans les bureaux, où une armée de ronds-de-cuir improductifs depuis des lustres croupissaient dans la routine, forts de l'assurance de toucher leur salaire jusqu'à ce que leurs diverses infirmités les empêchent de feindre à tout le moins de travailler. Mais quand il avait voulu appliquer le même traitement à l'aile administrative, il avait découvert que celle-ci était entièrement occupée par des membres de la famille Hodge. Ne pouvant les déboulonner, il s'était alors employé à les contourner. En quelques mois, il les avait réduits au statut de simples ornements, occupant leur oisiveté à organiser des réunions futiles ou à perfectionner leur putt sur la moquette de leurs bureaux luxueux, et avait confié leurs responsabilités aux hommes arrivés dans son sillage – des hommes à son image, compétents, débordants d'assurance, maladroits en société et dépourvus d'éducation, du moins suivant les critères de Sturkeyville. Avec leur accent des plaines de l'Ouest, leurs diplômes délivrés par des universités inconnues, ils avaient débarqué de nulle part et relevé l'usine. Celle-ci avait renoué avec les profits bien avant la venue de contrats de guerre juteux.

La fonction de directeur de la fonderie allait de pair avec un statut social élevé. Willing avait été immédiatement et automatiquement coopté par le country club, la société de chasse locale (à titre honoraire, car il ne montait pas), et invité à la table ronde de l'Updegraff Hotel. S'il avait eu une femme, elle aurait rejoint la ligue de bienfaisance et le club de bridge. Mais il n'était pas marié, ce qui le privait de l'existence mondaine à laquelle il aurait pu prétendre. En outre, il souffrait d'une réputation vaguement sulfureuse : Fred Ungelbauer, qui siégeait au conseil d'administration à Pittsburgh, en avait rapporté des rumeurs lui prêtant une maîtresse de longue date. Ces on-dit ainsi que son âge (il approchait la quarantaine) l'empêchaient de coller à la définition d'un « bon parti ». Cette situation, quoique gênante, ne posait pas vraiment problème : les deux années qui suivirent son arrivée, il parut complètement accaparé par son travail. Puis son union avec la veuve Ungelbauer leva les derniers doutes sur la place qu'il occupait dans l'organisation sociale de Sturkeyville.

Les nouveaux époux mirent la ville devant le *fait accompli*¹. Un lundi matin, tout Wetzel Avenue découvrit la voiture de Willing dans l'allée de Dorothy. Les habitants de la rue attendirent impatiemment le départ de son propriétaire pour la fonderie, puis ils se ruèrent sur le téléphone et appelèrent Dorothy. Avant midi, toute la population était au courant que le couple s'était marié le samedi précédent, dans une petite ville distante d'une centaine de kilomètres.

Je n'ai jamais su comment oncle Caleb apprit la nouvelle ni comment il y réagit. N'étant pas du genre à se dévoiler en public, il se peut qu'il ait réussi à cacher son émotion. Néanmoins, le choc dut être violent. Il venait encore de perdre Dorothy. Pire, il l'avait perdue au profit d'un homme qu'il n'avait jamais considéré comme un rival, mais comme un mercenaire – méritant, certes, mais pas la sorte d'homme qui pouvait prétendre ne serait-ce qu'à rêver d'une femme telle que Dorothy. Je pense connaître assez mon oncle pour affirmer qu'après avoir suscité son incrédulité, cette nouvelle trahison lui infligea une humiliation cuisante. Lorsque Dorothy lui avait préféré Holmes, il s'était fait une raison en songeant qu'il avait échoué face à un égal. Mais Otis R. Willing... Quel affront !

Cette année-là, en novembre, j'ai marché sur une mine au milieu des vignes, en Moselle. À Noël, je me trouvais à l'hôpital de Baltimore, affligé d'une jambe droite qui n'a cessé de me causer des soucis depuis, mais réconforté par la certitude que je ne passerais plus jamais mes jours et mes nuits à grelotter au fond d'un trou. Mes parents vinrent me voir. Ma mère pleura sur mon sort, se ressaisit et pleura de plus belle quand je lui demandai des nouvelles d'oncle Caleb. Quand elle sortit de la chambre afin d'aller chercher un vase pour les fleurs qu'elle avait apportées, j'interrogeai mon père.

— Il n'est pas brillant, m'avoua-t-il. Il boit beaucoup et mène une vie d'ermite. Il y a un an, il a quitté la maison de ton grand-père pour se retirer à la campagne avec ses chevaux. Il a retapé une ancienne ferme près du lac d'Howard, et même ses parents ne le voient pas plus d'une fois par mois. Pas brillant, non.

Il n'exagérait pas. Peu après la victoire sur le Japon, je retournai enfin à Sturkeyville. Le lendemain de mon arrivée, j'empruntai la voiture de grand-père pour me rendre à l'ancienne ferme Kraft, au bout de Dexter Lane, où mon oncle s'était établi. Je fus consterné. S'il n'avait guère changé physiquement – il n'était ni sale ni débraillé, comme je l'avais craint –, son caractère, ou du moins sa personnalité, avait subi une transformation complète. Son détachement et son ironie bienveillante avaient cédé la place à un mélange de pessimisme et de cynisme qui suscitait le malaise. En fait, je le

¹ En français dans le texte. (N.d.T.)

trouvai presque déplaisant. Assis dans la vaste salle qu'il avait créée en abattant tous les murs du rez-de-chaussée, sauf ceux de la cuisine, je l'écoutai débiller son amertume avec tristesse et incrédulité. Il considérait toute réussite – y compris la fin de la guerre – comme vaine et futile. Selon sa vision de la vie, toutes les actions humaines étaient dictées par des motifs sordides et ignobles. Les hommes ne valaient rien, et les femmes encore moins. Si toutes n'étaient pas malfaisantes, leur manque d'intelligence et de volonté leur faisait adopter un comportement méprisable, sous l'influence d'hommes qui représentaient la lie de notre espèce abjecte.

Je savais qu'il visait Willing. Lui savait que je savais, et bientôt, il désigna nommément son rival. Il n'avait cessé de boire depuis mon arrivée, et son discours, alimenté par la rage et le ressentiment, versait peu à peu dans l'incohérence. Comme il commençait à me faire peur, j'ai tenté une nouvelle fois de détourner la conversation.

— Tu as des nouvelles de tes voisines du lac ? ai-je demandé.

— Quelles voisines ?

— Les filles Feester. Vous êtes voisins, non ?

Il m'a dévisagé d'un air méfiant.

— Qu'est-ce que tu sais à leur sujet ?

— Tout ce qu'il y a à savoir. C'est toi-même qui m'as renseigné : des larves aquatiques longues de cinq pieds, avec des dents de requins. Elles appartenaient à la bourgeoisie locale avant que la malédiction de Hoog, le dieu-poisson des sept mers, ne s'abatte sur elles. Elles portent des prénoms inspirés des neuf Muses. J'ai toujours rêvé de connaître une larve qui s'appellerait Polymnie.

Il avait changé plusieurs fois d'expression pendant que je parlais, passant du soupçon à la colère, puis à une frayeur bizarrement teintée de fatuité.

— Surveille tes paroles, Nick. Tu as tort de plaisanter avec des choses dont tu ignores tout. Tu pourrais le regretter.

— Ça veut dire quoi, « tu pourrais le regretter » ? Que les Feester vont venir me dévorer ?

— Ça veut dire : « Tu pourrais le regretter. »

Il était parfaitement sérieux. Ce n'étaient pas les divagations d'un ivrogne, mais les délires d'un fou.

— Bon Dieu, oncle Caleb ! ai-je hurlé, écoeuré. Qu'est-ce que tu racontes ?

— N'en parlons plus, a-t-il dit. Libre à toi de croire ce que tu veux. Tout ce que je te demande, c'est de rester à l'écart du lac d'Howard.

Je n'ai rien pu en tirer d'autre. De retour en ville, j'ai fait part à mes grands-parents non seulement de l'échec de ma tentative pour ramener leur fils à la réalité, mais aussi de ma conviction qu'il était inutile d'insister. Pour dire les choses crûment, il avait perdu la

boule. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre et espérer une guérison spontanée. J'étais pétri de certitudes à l'époque, beaucoup plus qu'aujourd'hui. Il ne faisait aucun doute dans mon esprit qu'un type qui croyait aux malédictions anciennes et à l'existence de monstres au fond du lac local était *ipso facto* fou à lier. Mais je penchais pour un égarement passager dû à la survivance, à un âge avancé (Caleb avait dépassé la quarantaine), d'émotions qui seyaient mieux aux jeunes gens. Certes, perdre Dorothy à deux reprises avait dû être douloureux, mais j'avais moi-même connu des déceptions amoureuses dont je m'étais parfaitement remis. Il n'y avait pas de raison qu'oncle Caleb, un homme mûr dont les sentiments n'avaient certainement pas la même intensité que les miens, ne parvienne pas à surmonter cette toquade présénile.

Puis il la perdit une troisième fois. C'est du moins ce qu'il ressentit, même si on aurait pu lui opposer qu'il n'avait pu la perdre, car elle n'avait jamais été à lui. Toutefois, le second veuvage de Dorothy avait ravivé ses espoirs, et quand cette lueur fragile s'éteignit à son tour, mon oncle versa définitivement dans la folie.

Ça avait été un espoir absurde, assurément. Dorothy l'avait déjà rejeté à deux reprises et avait offert l'image d'une épouse comblée tout au long de ses années de mariage avec Holmes puis avec Willing. Après le meurtre de ce dernier, et le scandale qui s'ensuivit, il n'était pas raisonnable d'envisager qu'elle puisse demeurer à Sturkeyville et se rapprocher de Caleb Scoggins. Mais mon oncle avait depuis longtemps tourné le dos à la raison.

Bien sûr, on le soupçonna d'avoir assassiné Willing. Il devint le principal et même l'unique suspect, hormis la piste d'un fou en cavale. Il fit l'objet d'une enquête et fut presque aussitôt mis hors de cause. L'opinion générale attribua le meurtre à un vagabond, qui avait probablement sauté à bord du premier train de marchandises à quitter la ville. L'affaire ne fut jamais résolue, et Sturkeyville vécut dès lors dans la peur – une peur amplement justifiée par l'atrocité du crime.

Ce soir-là, Willing avait travaillé tard, comme à son habitude. Il faisait construire une nouvelle unité de production au sud de la ville, en direction du lac, et la dernière phase du chantier, juste avant la mise en service, entraînait une activité intense pour lui. Le veilleur de nuit l'avait vu quitter le bâtiment vers vingt-trois heures. La pluie torrentielle ayant provoqué un court-circuit au niveau d'un câble neuf, le parking n'était pas éclairé. Hormis celle de Willing, aucune voiture n'y était garée.

Quand la police l'interrogea, le veilleur de nuit rapporta qu'il avait cru entendre un cri à travers le grondement continu de la pluie. Il s'était alors précipité vers la porte, mais il faisait trop noir pour voir quoi que ce soit dehors. Il avait ensuite couru (aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes) jusqu'à sa guérite pour y prendre la lampe torche qu'il aurait dû avoir sur lui et avait promené son faisceau autour du parking. Puis il était

resté pétrifié, à trembler et tenter de réprimer ses haut-le-cœur, avant de se ressaisir et de courir (plus vite, cette fois) vers le téléphone.

Le shérif était un homme d'expérience, habitué aux spectacles les plus effroyables. Toutefois, comme il devait l'avouer plus tard, la découverte du corps de Willing l'avait ébranlé.

— Va vite chercher une bâche, nom de Dieu ! avait-il ordonné à un de ses adjoints. Je n'ai jamais rien vu de tel. Sûrement l'œuvre d'un fou... Bon sang, Caleb Scoggins ! La victime est Otis Willing. Ça doit être Scoggins qui a fait ça. Keebler, reste ici et attends le camion à viande. Stark, viens avec moi. On va le cueillir chez lui.

Les deux hommes avaient gravi Dexter Lane sous la pluie battante, leur véhicule faisant des embardées et dérapant sur le sol détrempé.

— Aucune voiture n'a emprunté cette route récemment, avait observé l'adjoint. On ne voit aucune trace de pneus.

— Il a dû descendre avant qu'il pleuve.

— Ça n'a pas arrêté de tomber depuis le lever du jour.

— Alors, il était à pied, ou à cheval. Hé ! Regarde un peu où tu vas !

À l'extrémité de la route, la ferme Kraft se dressa brusquement devant eux dans la lumière des phares. L'adjoint du shérif balaya la façade avec le projecteur sans déceler le moindre signe de vie.

— Il n'y a pas d'empreintes devant la porte, remarqua-t-il.

— Prends le projecteur et fais le tour de la maison. Moi, je surveille le devant.

Stark s'enfonça dans la nuit et revint quelques minutes plus tard.

— Personne n'est entré ou sorti de cette baraque depuis qu'il a commencé à pleuvoir, déclara-t-il. On dirait qu'un chien a traîné quelque chose par terre. Mais je n'ai pas vu de traces de pas, ni rien qui indique que Caleb Scoggins soit là.

Le shérif avait alors eu un sentiment de triomphe, comme il ne manquait jamais de le mentionner quand il relatait cet épisode.

« Je croyais l'avoir coincé, disait-il. J'avais imaginé de planquer la voiture dans les bois, puis Stark et moi, on se serait allongés sur le sol et on aurait attendu qu'il revienne. Je m'étais dit qu'il arriverait par les collines et ne remarquerait pas nos traces de pneus. Mais croyez-le ou non, pile-poil à ce moment, la porte s'est ouverte et Caleb est apparu, en pyjama et en clignant des yeux dans la lumière des phares ! »

Oncle Caleb innocenté, la thèse du fou errant s'imposa, et la population prit l'habitude de se calfeutrer à la tombée de la nuit. Toute la population, sauf Dorothy : elle quitta Sturkeyville aussitôt après le drame et n'y revint jamais, sauf pour y être enterrée, bien des années plus tard. Je suppose que l'endroit était lié à trop de mauvais souvenirs

pour elle. En tout cas, sa fuite lui épargna les horreurs qui n'allaient pas tarder à endeuiller de nouveau la ville. Car il y eut d'autres crimes.

Deux meurtres, l'un et l'autre d'une barbarie sauvage, et une disparition, qui renforça l'inquiétude générale même si elle semblait sans rapport avec les événements précédents. À l'époque, la ville vivait repliée sur sa peur, redoutant l'obscurité et se méfiant des étrangers. Les journaux à sensation s'en étaient donné à cœur joie, propageant la légende du « boucher de Sturkeyville » d'un bout à l'autre du pays et profitant de l'occasion pour ressortir l'histoire de Jack l'Éventreur et celle d'autres tueurs en série.

Cette troisième trahison de Dorothy acheva de détruire Caleb. Il se réfugia encore plus dans la bouteille et renonça définitivement à toute vie sociale. Je recevais toujours de ses nouvelles par l'intermédiaire de ma vieille amie Mattie Helms, la gouvernante de ma grand-mère. Mattie était mon dernier lien avec Sturkeyville depuis la mort de grand-père et l'attaque qui avait frappé grand-mère. « Si tu voyais ton oncle Caleb, m'écrivait-elle, tu ne le reconnaîtrais pas, Nick. J'ai peur que le pauvre homme n'ait complètement perdu la tête. Il ne se lave plus et est ivre du matin au soir. On peut affirmer sans crainte de se tromper que Dorothy Hodge devra rendre des comptes à son Créateur. Il a quitté la ferme Kraft pour s'installer dans l'ancienne maison Feester, que les gens de la campagne prétendent hantée, comme tu le sais sûrement. Ça fait presque un siècle que plus personne n'habite là. Dieu sait dans quel état elle est ! J'aimerais que ta mère ou toi veniez et tentiez de faire quelque chose pour lui... »

Malheureusement, je ne voyais pas comment j'aurais pu aider Caleb, et pour être franc, je n'étais pas certain de le vouloir. Je ne pouvais pas partager les soupçons qui me rongeaient ; c'est à peine si j'osais les examiner en pensée ! Toutefois, il me semblait percevoir un trouble identique entre les lignes de la lettre de Mattie, et les réactions quasi hystériques de ma mère quand on évoquait le cas de Caleb paraissaient un brin excessives, même eu égard à la désintégration d'un frère tendrement aimé. Ni elles ni moi n'avions envie de formuler nos craintes et préférons les garder pour nous.

Malgré nos réticences, nous n'avions pu éviter de remarquer que les trois victimes entretenaient avec oncle Caleb des relations que son esprit détraqué aurait pu considérer comme hostiles : d'abord Willing, le scélérat qui l'avait ridiculisé en lui volant Dorothy, puis Gunther Hodge, qui avait introduit le précédent à Sturkeyville, et enfin Stark, le jeune adjoint du shérif qui était venu l'arrêter, la nuit pluvieuse où Willing avait été tué. Cette coïncidence suscitait un certain malaise chez moi. Fort heureusement, la dernière affaire ne pouvait être reliée d'aucune manière à mon oncle : Wanda Karsky, une fille de mineur de dix-sept ans, était réputée pour ses mœurs légères. Hormis ses parents, personne n'avait vu le moindre mystère derrière sa disparition. L'opinion générale était qu'elle avait fui avec un amant et finirait sur le trottoir d'une grande cité.

Mais les meurtres successifs m'incitaient à ruminer de sombres pensées. Les interrogations que j'étais forcé de taire empoisonnaient mon esprit. J'avais beau me répéter qu'oncle Caleb ne faisait de mal à personne, excepté à lui-même, et que mes soupçons frisaient la calomnie, je demeurais en proie au doute. Et même si nous n'avons jamais échangé un mot à ce sujet, je crois que ma mère, dans une certaine mesure, partageait mes craintes.

En conséquence, il s'écoula plusieurs années avant que je ne remette les pieds à Sturkeyville. Ma mère rendait visite à ma grand-mère de temps en temps, mais pas aussi souvent qu'elle l'aurait fait dans d'autres circonstances, et elle se débrouillait alors pour ne pas voir oncle Caleb. À cette époque, j'achevai mes études de droit et devins un minuscule rouage au sein d'un important cabinet d'avocats de LaSalle Street. Je me mariaï, achetai une maison à Winnetka et eus un fils. Puis ma grand-mère mourut, et je retournai enfin à Sturkeyville.

Caleb assista aux obsèques, mais il n'offrait plus qu'une lointaine ressemblance avec l'oncle de mes souvenirs. En le voyant, je compris que nous l'avions à jamais perdu. Émacié, débraillé, il était affligé de tics bizarres. Mais le plus dérangeant, c'était son visage. Ses yeux étaient particulièrement étranges. Perpétuellement écarquillés, ils semblaient ne jamais ciller. Ses lèvres aussi minces que deux traits dévoilaient ses dents en permanence. Et il était d'une pâleur inconcevable – une pâleur mortelle, presque translucide, vaguement dégoûtante.

— Tu devrais t'exposer davantage au soleil, oncle Caleb, lui dis-je ce jour-là. À te voir, on croirait que tu as pris un bain d'eau de Javel.

— Au soleil ! cracha-t-il. Je ne sors presque plus. Je préfère rester à l'intérieur. La lumière me dérange. Aujourd'hui, elle est beaucoup trop vive.

C'était pourtant une journée maussade de décembre, avec un mince voile nuageux qui masquait le disque laiteux du soleil.

— Oui, beaucoup trop vive, répéta-t-il.

Ses yeux immenses se posèrent sur moi, mais ils paraissaient fixer un point derrière mon dos.

— Tu sais, ajouta-t-il, j'habite la maison Feester, maintenant. Quand tout ceci sera terminé, je souhaite que tu m'y accompagnes. Tu veux bien faire ça, Nick ?

— Bien sûr, oncle Caleb !

C'était précisément ce que je désirais. À force de réfléchir, j'étais parvenu à des conclusions, et j'espérais qu'une conversation franche avec lui me persuaderait que mes idées horribles n'étaient que de sinistres fictions. Si j'étais prêt à admettre que mon oncle avait sombré dans une démence inoffensive, l'hypothèse d'une folie homicide devait être enterrée.

Le cercueil fut descendu dans la tombe, l'officiant prononça les paroles rituelles, puis tous se précipitèrent vers les voitures qui les attendaient, leur chagrin momentanément éclipsé par l'inconfort que leur causait le froid mordant. Hostetler, l'entrepreneur des pompes funèbres, nous avait attribué le même véhicule, à oncle Caleb et moi. Ma femme ne m'accompagnait pas ; elle avait donné le jour à notre second fils, cinq jours plus tôt, et se reposait chez nous, à Winnetka.

— Tu vas devoir me reconduire au lac, me dit Caleb en quittant le cimetière. Je n'ai plus de voiture en état de marche. Hostetler a envoyé une de ses machines me chercher ce matin.

Il n'y avait pas moyen d'échapper au rituel banquet d'après enterrement, un repas plantureux préparé par les dames de l'Église des Frères Moraves et servi au domicile de la défunte. Caleb ne parut pas à table. Il monta immédiatement à l'étage où, racontait-on, il avait dissimulé une bouteille, peut-être des années plus tôt. Après s'être empiffrés, les invités prirent congé. Mattie Helms, mes parents et moi buvions le café dans le salon quand mon oncle surgit sur le seuil.

— C'est bon, me dit-il. Tu peux me raccompagner.

— Oh ! Caleb, protesta ma mère. Reste encore un peu. Ça fait une éternité que nous n'avons pas parlé ensemble.

— Une autre fois. Je t'attends, Nick.

Il titubait dans l'encadrement de la porte, en fixant le vide de ses yeux pareils à des soucoupes. Il flottait dans un costume chic à présent chiffonné qui lui donnait l'allure d'un épouvantail. Il ne me laissait pas le choix.

— D'accord, ai-je soupiré. Allons-y.

C'est ainsi que j'ai enfin pénétré dans la maison Feester. Pour y parvenir, nous avons emprunté la route du bas, qui passe à environ un kilomètre du lac. L'allée qui en partait, impraticable pendant presque cinquante ans, avait été dégagée et réparée. Toutefois, elle restait tortueuse et pleine d'ornières qui m'obligeaient à rouler lentement et à me concentrer sur la conduite. Elle décrivait une courbe autour d'un talus et émergeait des arbres pour s'achever abruptement face à la grande bâtisse.

Le temps n'avait pas embelli celle-ci. Dressée au milieu des mauvaises herbes gelées, elle transpirait le même mélange de menace et de décrépitude qui m'avait frappé en la découvrant du haut de la colline, bien des années plus tôt. Sa masse sombre se découpait sur le ciel gris, à la fois brutale et déséquilibrée, tel le réceptacle clos d'une tragédie ancienne. Une de ses cheminées dégingandées crachait de la fumée, et cette touche d'humanité renforçait l'impression de paradoxe.

— Bon Dieu, oncle Caleb ! me suis-je écrié en frissonnant. Comment peux-tu vivre là-dedans ?

— Pourquoi ne le pourrais-je pas ? a-t-il répondu, ce qui était une manière d'éluder la question. Après tout, cette maison m'appartient. Entrons. Il fait froid dehors.

Dans la vaste salle du rez-de-chaussée où il avait élu domicile, un énorme poêle en fer forgé dont le tuyau s'insérait grossièrement dans le conduit de la cheminée diffusait une chaleur suffocante. L'atmosphère, composée d'odeurs corporelles longtemps macérées dans une pièce surchauffée, d'effluves de linge et d'ustensiles de cuisine sales, y était oppressante, comme dans la grotte d'un ermite. Les ténèbres nous enveloppèrent aussitôt la porte refermée. Oncle Caleb me tira alors par le bras et alluma une lampe à pétrole. La lumière jaune jaillit, éclairant un fouillis de meubles massifs ainsi qu'un amoncellement de vivres, outils, livres, bouteilles et détritiques divers répandus sur la table, les chaises et le sol. Le lit d'angle étant dans l'ombre, je n'aurais su dire si le fatras malodorant qui le recouvrait était de même nature ou seulement constitué de draps crasseux et emmêlés. Je me sentais vaguement nauséux.

— Assieds-toi, Nick, me dit Caleb. Je vais raviver le feu et nous servir un verre. J'ai plusieurs choses à te dire. Le moment est venu.

Son visage semblait flotter à la limite des ombres, et ses immenses yeux ronds fixaient quelque chose derrière moi.

— Prends ce fauteuil, là, ajouta-t-il. Tu n'as qu'à virer ce qu'il y a dessus.

Je me suis exécuté en réprimant un frisson, mais j'ai refusé le verre qu'il m'a offert : pour rien au monde je n'aurais porté à mes lèvres quoi que ce soit provenant de cette pièce.

— D'abord, je voulais te donner ceci.

Il m'a tendu une feuille de papier que j'ai prise avec une réticence extrême. Je savais parfaitement de quoi il s'agissait, toutefois je l'ai tournée vers la lumière pour m'en assurer : l'acte de transfert du terrain Phillips.

— Oncle Caleb, il y a vingt ans, je t'ai dit que je n'en voulais pas, ai-je protesté. Il est temps que notre famille se libère de cette promesse, à supposer qu'elle ait jamais été liée par elle. Tu ferais mieux de vendre cette fichue baraque, ou de la céder au comté en règlement des taxes. Elle mérite d'être rasée.

— Elle est sous ta responsabilité, maintenant, a-t-il poursuivi comme s'il n'avait pas entendu. La réputation des Scoggins repose sur toi. Tu dois t'engager à la garder intacte et à la transmettre à l'un de tes fils. Et à inclure une clause spéciale dans ton testament, au cas où tu décéderais avant d'avoir pu la transférer. Jure-moi que tu le feras.

— Je viens de te dire que je n'en voulais pas ! Je ne reviendrai pas sur ma décision. Je vais balancer ce papier au feu. Je vois qu'il n'a jamais été enregistré. Ainsi, l'affaire sera réglée.

Une expression de méchanceté épouvantable se peignit sur le visage blême de mon oncle.

— Tu ne feras pas ça ! rétorqua-t-il d'une voix stridente. Tu as la charge de quatre vies à présent ! Tu ne t'en tireras pas comme ça !

— Tu veux parler des filles Feester ?

— Évidemment ! De quoi croyais-tu qu'il était question ?

Il avait retrouvé un ton raisonnable. J'ai pris une profonde inspiration.

— Arrête avec ces foutaises, d'accord ? Tu sais aussi bien que moi que les créatures du lac ne sont qu'un conte de bonne femme pour faire peur aux enfants. Mais tu es sérieux dans ta volonté de garder cet endroit dans la famille, et je crois avoir deviné pourquoi. Veux-tu connaître le fond de ma pensée ?

Il m'a jeté un regard oblique.

— Tu te trompes. Les créatures existent. Mais vas-y, je t'écoute.

— Tout ça n'a rien à voir avec une malédiction, ou avec des monstres visqueux qui vivraient au fond du lac. Il est question de meurtres, de complot et de scandale. Même si les meurtres et le complot datent d'un siècle, connaissant Sturkeyville, le scandale n'en serait pas moins retentissant.

« Ce que je crois, oncle Caleb, c'est que la fortune des Scoggins est fondée sur un chantage. Je crois qu'Elihu Feester a tué sa femme et ses filles, et qu'il a été démasqué par deux piliers de la communauté, dont son beau-père, qui l'ont dépouillé avant de le chasser de la ville, pauvre comme un mendiant promis à la corde.

« Que transportait-il sur son chariot ? Un grand coffre, peut-être, rempli de pièces d'or. Je parierais que mon arrière-grand-père et Ezra Stallworth ont fait main basse sur ce trésor. Puis le premier s'est débrouillé pour spolier le second de sa part et de sa banque.

« Je ne pense pas que Feester ait jeté les corps dans le lac, car ils auraient fini par remonter. Il est plus probable qu'il les a enterrés sur le terrain Phillips. Leur découverte aurait entraîné une chasse à l'homme, qui aurait abouti à la capture et aux aveux de Feester. Aussi les deux complices ont-ils pris des précautions : l'arrière-grand-père Scoggins a acquis la maison et a veillé à ce qu'elle reste vacante. Je le soupçonne même d'être à l'origine de la rumeur concernant la malédiction et les créatures.

« Je suppose qu'il a tout raconté à grand-père au moment de lui transmettre l'acte. À ce moment-là, Feester était probablement déjà mort, mais l'exhumation des corps – ou plutôt, des squelettes – aurait soulevé trop d'interrogations. Les Scoggins étaient une des familles les plus en vue de la ville ; les mauvaises langues s'en seraient donné à cœur joie.

« Quand ton tour est venu, oncle Caleb, tu as perpétué la tradition sans rien y changer. Maintenant, tu voudrais que je prenne le relais, mais je n'en ferai rien. Même si les choses ne se sont pas passées exactement comme je l'ai dit, je crois être près de la vérité et

je refuse de participer à cette imposture. Le scandale ne m'effraie pas. Je ne vis pas à Sturkeyville, et qui peut se vanter de n'avoir aucun voleur parmi ses ancêtres ? De toute manière, toutes les personnes impliquées dans cette histoire sont mortes depuis très, très longtemps. Aussi, je te le répète : tu peux garder le titre de propriété de cette maison. Je ne le prendrai pas.

J'avais parlé fort, et ma voix tremblait un peu. Je me suis penché vers Caleb, guettant sa réaction.

Il s'est mis à rire. Je ne saurais dire à quoi je m'attendais, mais certainement pas à ça. Il a ri, puis il a dit :

— Tu es cinglé, Nick ! (Venant de lui, ça m'a paru à la fois comique et sinistre.) Tu t'imagines vraiment que nous préservons cet endroit dans l'unique but de faire taire les ragots ? Qu'est-ce qu'on en a à fiche ! Ce que je te dis, moi, c'est que les créatures sont toujours là, sous la glace, et que nous devons garder leur existence secrète. Maintenant, c'est à toi d'y veiller.

Il était animé par une passion sincère, le pauvre fou.

— Pourquoi ? ai-je demandé. Pourquoi faut-il taire leur existence, oncle Caleb ?

— Mais parce qu'elles sont dangereuses, pardi ! Elles tuent des gens. Elles ont fait des choses vraiment horribles ces dernières années. C'est pour ça qu'il faut les surveiller. Mais si quelqu'un l'apprend, il viendra les détruire.

— Et pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? Ce serait un meurtre !

— Ce sont elles-mêmes des meurtrières, pas vrai ? Même pas humaines, en plus.

— Ce n'étaient pas des meurtres, a-t-il répliqué avec une légèreté désarmante. Elles ne sont pas responsables de leurs actes. Elles ne font qu'obéir à leur instinct. Et elles ne s'attaquent qu'aux gens qui le méritent. En réalité, on devrait les remercier !

— Tu veux parler d'Otis Willing ? De Gunther Hodge, et de Tom Stark ?

— Oui, c'est ça. Je ne pense pas que grand monde les ait regrettés. Les créatures savaient ce qu'elles faisaient. Elles ont un sens de la justice étonnant.

J'ai abattu ma dernière carte :

— Et Wanda Karsky ?

Il n'a pas répondu tout de suite.

— Là, a-t-il dit enfin, je dois avouer que j'ai été surpris. Les créatures ne la connaissaient même pas. Mais si tu veux savoir, je crois qu'elles ont pris goût au sang, et que parfois, elles ne peuvent pas s'empêcher de tuer. C'est pour ça qu'il faut les surveiller. Mais ne t'inquiète pas : je veille. Et quand je ne serai plus là, tu devras prendre la relève. Tu comprends pourquoi, maintenant ?

Soudain, il m'a paru apeuré et vulnérable. C'est alors que j'ai pris ma décision, pour le meilleur ou pour le pire. Je n'en retire aucune fierté. Je ne prétendrai pas non plus avoir agi pour le bien commun. Mais mon oncle avait illuminé mon enfance. Je me suis dit qu'il était trop mal en point pour vivre encore longtemps, et que j'aurais été impardonnable de tourmenter un mourant pour des soupçons qui n'étaient probablement que le fruit de mon imagination. Et même s'il m'est pénible de l'admettre, la crainte du scandale, dont je m'étais moqué avec tant de vigueur, a sans doute pesé sur mon choix.

— C'est bon, ai-je dit. Je vais conserver le titre de propriété, et toi, tu garderas un œil sur les créatures. Je te conseille de faire très, très attention. Parce que si jamais elles déjouent ta surveillance et font du mal à quelqu'un, je leur promets une mort violente et douloureuse. Tu saisis ?

— Oui, Nick, j'ai compris. Tu n'as pas à te faire de souci. Tout ira bien. Je veillerai à ce qu'elles restent au fond du lac, dans la vase. Et je me réjouis que tu t'acquittes de cette mission. Note bien que je n'en ai jamais douté. Tu n'es pas du genre à fuir tes responsabilités. Eh bien, voici une affaire réglée. Tu peux me laisser, maintenant.

Nous nous sommes quittés sans même une poignée de main. Je l'ai entendu claquer la porte et pousser le verrou derrière moi. Je me suis attardé un moment sur la première marche pour respirer l'air glacé et chasser de mes poumons l'atmosphère viciée de l'ancre de Caleb. Puis j'ai regagné la ville et ai raconté des mensonges à ma mère. Je lui ai dit que son frère jouissait de tout le confort souhaitable, qu'il n'était pas aussi fou ni aussi alcoolisé que nous l'avions supposé, que nous n'avions rien à craindre de son futur comportement et qu'il m'avait chargé de l'embrasser. Elle m'a cru à moitié, parce que c'était ce qu'elle voulait entendre.

Une fois retourné à Chicago, mes vieux soupçons persistèrent à me harceler, aggravés, je dois l'admettre, par les tiraillements de ma conscience et l'impression désagréable que je venais de commettre une erreur tragique. Mais comme les mois, puis les années s'écoulaient sans qu'aucune mauvaise nouvelle ne me parvienne de Sturkeyville, je me persuadai peu à peu que j'avais eu raison. Avec le temps, je finis par ne plus penser à oncle Caleb et à ses troubles mentaux que dans les rares occasions où ma mère recevait des visiteurs de Sturkeyville. Devant son insistance délicate, mais impitoyable, ceux-ci finissaient par céder et lui dire ce qu'ils savaient de la déchéance d'oncle Caleb. Ils évoquaient un ermite vivant dans une solitude extrême, un homme sur lequel nul n'avait posé les yeux depuis plusieurs années. La population évitait avec soin les abords du lac et de la maison. Deux fois par an, le shérif envoyait un de ses adjoints s'assurer que « ce cinglé de Scoggins » était toujours en vie. Le policier tambourinait à la porte jusqu'à ce

qu'il entende la voix de Caleb. Sa mission accomplie, il retournait faire son rapport à son chef. Ces visites officielles étaient les seuls contacts que mon oncle entretenait encore avec le monde extérieur. La situation n'était pas rassurante, mais tous s'accordaient à dire que ça valait mieux que de le faire interner.

Puis un jour, j'ai découvert dans le *Tribune* un article qui a sapé les fragiles défenses que j'avais édifiées pour me protéger de la vérité. Un nouveau meurtre avait été commis à Sturkeyville, aussi atroce que les précédents. À la lecture des détails, j'ai compris que je n'étais pas étonné et qu'à mon insu, j'avais déjà formé un plan. Je savais exactement ce que j'allais faire.

Je suis arrivé en fin d'après-midi. Le lac avait dégelé, l'herbe avait reverdi, et pourtant, la maison avait l'air encore plus sinistre que le jour d'hiver gris et glacial où je l'avais vue pour la dernière fois. Si elle n'avait pas été là, j'aurais pu croire qu'aucun être humain n'avait jamais visité cet endroit avant moi. J'ai frappé à la porte, d'abord avec le poing, puis, n'obtenant pas de réponse, avec une pierre, provoquant un boucan d'enfer.

Au bout d'un long moment, une voix a retenti à l'intérieur :

— Foutez le camp !

— C'est moi, Nick ! ai-je crié. Ouvre, oncle Caleb !

J'ai attendu plusieurs minutes, puis j'ai recommencé à marteler la porte avec la pierre.

— Laisse-moi tranquille ! a grondé Caleb.

— Je ne m'en irai pas ! Je ne bougerai pas d'ici tant que tu ne m'auras pas ouvert ! Il faut que je te parle.

Après un nouveau silence, je l'ai entendu tirer les verrous.

— C'est ouvert, a-t-il dit.

Je suis entré. Personne. Les pièces à droite et à gauche du vestibule étaient closes.

— Ferme la porte, a ordonné Caleb, invisible dans l'obscurité.

— Allume d'abord ta lampe.

— La porte, j'ai dit !

J'ai repoussé le battant et suis resté immobile dans la nuit complète. J'ai perçu un bruit que je n'ai pas réussi à identifier, puis le parquet a craqué. La pièce à ma gauche s'est alors ouverte. Quelques secondes plus tard, la voix de Caleb en est sortie – une voix atone, à peine plus forte qu'un murmure :

— Tu peux craquer une allumette, maintenant.

La flamme brève a révélé une porte béante. Je me suis dirigé vers elle avec précaution. En entrant, j'ai de nouveau été frappé par l'odeur, si puissante qu'elle paraissait tangible.

— La lampe est sur la table, a indiqué Caleb.

Après l'avoir localisée, je l'ai allumée. La mèche était presque entièrement consumée. Même réglée au plus fort, elle éclairait à peine plus que l'allumette. Je me tenais dans un îlot de lumière cerné par des ténèbres impénétrables.

— Qu'est-ce que tu veux ? a demandé mon oncle.

— Je veux que tu mettes fin à tout ceci. J'ai apporté un pistolet.

Il a émis un petit son bizarre, entre le rire et le gémissement.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Tu sais très bien pourquoi. Ma visite n'est pas une surprise. Tu m'attendais, pas vrai ?

Il n'a pas répondu.

— Nous avons passé un accord, ai-je enchaîné. Bonté divine, tu m'avais donné ta parole ! Pourtant, on a trouvé un autre corps en ville, ou ce qu'il en restait. Mais je veillerai à ce que ce soit le dernier. Tu peux me croire !

La voix de mon oncle a de nouveau brisé le silence :

— Je n'ai rien à voir avec ça. C'étaient les créatures, Nick. Les créatures !

— Oui, bien sûr. Mais dis-moi, oncle Caleb : as-tu parfois l'impression d'avoir assisté à ce qui s'est passé sur le parking de la fonderie ? Une image gravée dans ton esprit, presque comme un souvenir... Comme si tu devinais ce que faisaient et pensaient ces créatures.

En avançant cette hypothèse, je jouais les psychiatres amateurs. Toutefois, je n'étais pas si éloigné de la vérité.

— C'est vrai, a-t-il acquiescé. J'ai su ce qu'elles s'apprêtaient à faire dès que l'idée s'est formée dans leur cerveau. J'espérais qu'elles renonceraient, mais non. C'était affreux, Nick. Affreux.

— Je te crois. Tu sais ce qu'il te reste à faire, n'est-ce pas ? C'est le seul moyen de les arrêter.

Comme le silence se prolongeait, j'ai insisté :

— Approche, oncle Caleb. Viens dans la lumière. Il est temps d'en finir.

Je l'entendis alors de nouveau, le bruit singulier qui m'avait intrigué dans le vestibule, mais l'obscurité était trop dense pour que je distingue quelque chose. Puis j'ai baissé les yeux et l'ai vu émerger de l'ombre dans la minuscule flaque de clarté à mes pieds. Nu comme un ver, aussi livide qu'un cadavre, il rampait sur le sol, les bras plaqués le long du corps, les jambes étroitement pressées l'une contre l'autre. Il s'est tordu le cou pour me regarder. Ses cheveux trop longs, du même blond paille qu'autrefois, tranchaient sur sa pâleur surnaturelle. Ses yeux ronds et immenses luisaient comme ceux d'un animal nocturne. À travers le fouillis de sa barbe, ses dents étincelaient dans un sourire proche du rictus.

C'était le spectacle le plus terrifiant que j'aie jamais vu. Effrayant, pitoyable et en même temps vaguement ridicule, ce qui m'a conforté dans ma décision.

— Oh ! Oncle Caleb..., ai-je soupiré.

Puis :

— Tiens ! Voici le pistolet.

Ses dents brillaient d'un éclat jaune dans la lumière de la lampe.

— Je ne peux pas le prendre, Nick, a-t-il dit. Je n'ai pas de mains. Ni de bras.

— Ni de jambes, je suppose ?

— En effet. Ni bras ni jambes. Mais ça ne me gêne pas pour me déplacer.

— Je vois ça.

J'ai réfléchi un moment.

— Pourrais-tu faire semblant, ou imaginer que tu possèdes un bras et une main ? l'ai-je interrogé. Juste une minute ? Je n'aurais qu'à laisser l'arme par terre...

Quand il a parlé de nouveau, sa voix avait retrouvé un peu de ses intonations d'autrefois, et ma gorge s'est nouée.

— Non, a-t-il répondu. Non, je ne ramasserai pas ce pistolet. Mais j'ai réfléchi. Tu as raison. Il faut arrêter les créatures. Tu veux rester, pas vrai ? Pour être sûr que je ne me dégonflerai pas. Rassure-toi, je vais le faire. Mais à ma manière. Ouvre la porte, Nick. Comme tu le sais, j'en suis incapable.

J'aurais pu lui rétorquer qu'il avait bien réussi à l'ouvrir pour me faire entrer, mais je n'étais pas venu pour débattre avec lui, et il aurait probablement jugé cet argument vide sens. J'ai pris la lampe et me suis dirigé vers la porte.

La lune était presque pleine. Un rectangle de lumière pâle s'est découpé sur le sol du vestibule quand j'ai ouvert. J'ai éteint la lampe, descendu les marches et me suis éloigné de quelques pas dans l'air doux de la nuit. Puis je me suis retourné vers la porte.

Une masse blafarde est apparue sur le seuil, s'est traînée jusqu'au bas du perron et a progressé vers l'étendue noire du lac avec une rapidité stupéfiante. Quand elle a atteint la rive, j'ai crié :

— Adieu, oncle Caleb !

Il n'a pas répondu. J'ai entendu un clapotis quand il s'est enfoncé dans l'eau, puis plus rien. J'ai regagné ma voiture et repris le chemin de la ville. À un moment, je me suis garé sur le bord de la route et ai hurlé, sangloté sans retenue et frappé le volant du poing. Environ une demi-heure plus tard, j'entrai dans le bureau du shérif et lui dis que j'avais trouvé la porte de la maison Feester grande ouverte et que mon oncle avait disparu. Il me répondit qu'il n'était pas étonné et me promit d'enquêter.

Son manque d'étonnement allait de pair avec une complète absence d'intérêt. Il était écrit que le dernier représentant des Scoggins resterait dans les annales locales en tant

qu'objet d'une enquête de routine, une fin ignominieuse pour un nom aussi glorieux. Les efforts de la police se limitèrent à une fouille sommaire du bois et une tentative de dragage du lac, qui se révéla beaucoup plus profond qu'on ne l'imaginait. Un avis de recherche circula. Pendant un temps, on surveilla le lac au cas où un corps remonterait à la surface, ce qui n'arriva pas.

Le moment venu, un service de commémoration fut célébré à l'église Saint-David. J'y assistai dans un état léthargique, hanté par d'étranges réminiscences. Après la cérémonie, des vieillards vinrent me saluer et me parler du bon vieux temps, quand oncle Caleb et eux étaient jeunes et le monde plus beau. Cette nostalgie conventionnelle fit resurgir mes propres souvenirs d'étés enchantés, passés à chevaucher parmi les collines qui dominent la ville, avant que l'obscurité ne se referme sur mon oncle. Le regret, le chagrin et le remords m'envahirent alors. J'eus beau me répéter que la mort de Caleb n'était rien de plus que le suicide providentiel d'un fou homicide, sa perte laissa un vide immense dans ma vie.

Dix ans plus tard, rien n'est venu combler ce manque. À présent, je me sens plus proche de la vieillesse que de la maturité, Sturkeyville est méconnaissable, et mes rêveries me ramènent de plus en plus souvent aux étés de mon adolescence avec oncle Caleb. Il y a une explication immédiate à cela : je vais devoir prendre rapidement des dispositions pour le domaine Phillips. C'est à moi, et à moi seul, de décider de son devenir : j'ai fini par faire enregistrer l'acte de transfert, aussi le terrain et le lac m'appartiennent-ils en pleine propriété. Mais pas la maison. Je l'ai fait raser après la disparition de Caleb. Maintenant, les mauvaises herbes poussent tout autour du lac silencieux.

J'ai déjà consulté le Corps du génie de l'armée de terre ainsi qu'un entrepreneur. Il est possible de vider le lac. Une fois exposée au soleil, la vase se desséchera et se fendillera. Les créatures qu'elle abrite se dessècheront également et mourront, si toutefois elles sont vivantes.

Tel est le cours qu'ont suivi mes réflexions, le plan que j'ai formé. Parfois, il m'apparaît complètement irrationnel, presque dément. Puis je considère les derniers événements survenus à Sturkeyville, et je me persuade que je dois agir.

Car il y a eu d'autres meurtres, tout aussi barbares et effroyables que ceux du passé – d'autres victimes mises en pièces et atrocement mutilées par une nuit de pluie et de tempête. La théorie officielle veut que le tueur, un déséquilibré, ait été inspiré par les articles que la presse à sensation consacre périodiquement au « boucher de Sturkeyville ». C'est peut-être vrai. Du moins, je l'espère. L'hypothèse d'un nouveau détraqué est plus acceptable que celle qui a commencé à se frayer un chemin dans mon esprit.

Et donc, je projette d'assécher le lac. À tout le moins, cela me libérera des obsessions qui me tourmentent depuis les derniers meurtres. Je suis hanté par une image terrifiante, une vision du lac depuis les collines, tel qu'il m'est apparu pour la première fois. Il fait nuit, une de ces nuits d'été où l'orage se déchaîne dans un ciel d'un noir d'encre zébré d'éclairs blancs qui figent le paysage. La surface du lac bouillonne sous la pluie.

Dans un flash, je distingue quatre silhouettes nageant vers la berge. Quelques secondes plus tard, je les vois ramper dans les hautes herbes. La première a déjà presque atteint la ligne des arbres. Je peux donner un prénom à chacune : Clio, Thalie, Uranie, Polymnie.

Leur nom est Feester, et elles incarnent la mort.

L'éclair suivant révèle le lac tel qu'il était l'instant d'avant : obscur, fouetté par la pluie, dénué de vie. Il attend le retour des créatures. Leur forfait accompli, elles regagneront ses eaux noires pour s'enterrer dans la boue glacée.

Seul un esprit crédule et superstitieux ajouterait foi à une absurdité aussi flagrante, et pourtant... Malgré mes efforts, je ne parviens pas à chasser cette vision. Au contraire, elle devient de jour en jour plus détaillée. Mon imagination, sans doute nourrie par le remords et par des craintes inavouables, a donné un nouveau tour d'écrou. Tandis que je me retourne nerveusement dans mon lit ou me ronge les ongles, assis dans mon fauteuil, ce ne sont plus quatre, mais cinq silhouettes que je distingue, illuminées par les éclairs.

Cela, je ne peux le tolérer. Malgré sa folie, mon oncle mérite mieux de ma part. Je vais vider le lac. Je l'assécherai jusqu'à en exposer le fond. Et là, enfouis dans la vase, je découvrirai les ossements d'oncle Caleb.

Du moins, je l'espère de toute mon âme.

**PARTICIPEZ AU CROWDFUNDING DU RECUEIL
« BIENVENUE À STURKEYVILLE » DE BOB LEMAN**

[HTTPS://EDITIONS.SCYLLA.FR/FINANCEMENT/BIENVENUE-A-STURKEYVILLE-DE-BOB-LEMAN](https://editions.scylla.fr/financement/bienvenue-a-sturkeyville-de-bob-leman)